

À la lisière du réel

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse
Dépôt en juillet 2025

Mouhamadou Gueye

À la lisière du réel

Recueil de nouvelles

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2025
ISBN : 978-2-312-15400-8

PREMIERE PARTIE

Une vie differente

Chapitre 1 : Le seuil de la liberté

Je me souviens encore de ce matin-là. Le soleil peinait à percer les nuages, comme si lui aussi redoutait ce moment. Dans la cour poussiéreuse de la maison familiale, mon sac calé sur le dos, j'attendais le taxi-brousse qui me conduirait vers ma nouvelle vie. Mon père m'avait serré la main avec fermeté, comme on passe le témoin à un coureur plus jeune, puis il avait tourné le dos sans un mot. Il était de cette génération qui ne savait pas dire les choses avec la bouche, mais avec les gestes. C'était sa manière à lui de dire « je t'aime, mon fils, bonne chance ».

Ma mère, elle, ne disait rien non plus, mais ses yeux disaient tout. Elle me glissa un petit billet chiffonné dans la poche de mon pantalon, en murmurant : « Garde ça pour les jours de faim. » Elle savait, d'instinct, ce que c'était que la vie loin des bras d'une mère. J'étais leur espoir, leur fierté, mais aussi leur crainte. Mon départ n'était pas seulement un voyage vers la ville : c'était le passage à l'âge d'homme, un arrachement.

J'avais dix-huit ans, l'âge où l'on croit encore que tout est possible. Je portais un sac rempli de cahiers neufs, quelques vêtements pliés maladroitement, une lettre d'admission à l'université et des rêves plein les yeux. La route fut longue, cahoteuse, comme un avertissement. Chaque virage me rapprochait de mon avenir, mais m'éloignait aussi de l'enfance, de mes repères, de mon village.

Quand j'arrivai à la gare routière de la capitale, la ville m'engloutit d'un seul coup. Le bruit, la poussière, la cohue, les taxis qui klaxonnaient comme pour me rappeler que je n'étais plus chez moi. J'avais noté l'adresse d'un cousin au dos d'un ticket de bus. Je dus demander mon chemin à une dizaine de passants avant d'arriver dans un quartier populaire, où les rues semblaient ne pas avoir de nom, où les maisons étaient collées les unes aux autres comme les pages d'un vieux cahier.

Chez ce cousin, je partageai un matelas avec trois autres étudiants, dans une chambre sans fenêtre. Le sol était en ciment brut, et le ventilateur au plafond émettait un grincement sinistre, comme un vieillard qu'on force à marcher. Mais j'étais libre. Libre, oui. Pour la première fois, je pouvais choisir à quelle heure me coucher, ce que je voulais manger – ou plutôt ce que je pouvais manger –, et comment organiser mon temps. La liberté était douce, mais elle avait un goût métallique, celui de l'incertitude.

L'université était un monde à part. Dès les premiers jours, je fus frappé par l'immensité du campus.

Des bâtiments aux noms d'acronymes étranges : UFR, TD, CM, CROUS... Je me perdais dans les couloirs, comme un enfant dans une forêt. Il fallait courir pour avoir une place dans l'amphi. Parfois, on s'entassait à même le sol, d'autres fois on restait debout pendant deux heures. Les professeurs parlaient vite, sans se soucier de savoir si on suivait ou non. J'écrivais tout, sans comprendre, espérant décortiquer le sens plus tard, seul dans la nuit.

Les dortoirs ressemblaient à des ruches humaines. Des jeunes venus de toutes les régions, de toutes les langues, de tous les rêves. Certains étaient fils de ministres, d'autres fils de bergers. Mais ici, nous étions tous égaux devant la difficulté. Les murs étaient trop fins pour les silences : on entendait les disputes, les pleurs, les soupirs, les prières. Parfois, je restais allongé sur mon lit, les yeux fixant le plafond, à penser à chez moi, à la voix de ma mère, au regard de mon père.

Mais je tenais bon. Chaque matin, je me levais avec cette phrase en tête : « Tu n'as pas le droit d'échouer. » Ce n'était pas une motivation. C'était un ordre silencieux. Car derrière moi, il y avait toute une famille qui avait mis ses maigres espoirs dans mon avenir. Il y avait les voisins, les anciens de mon village, qui disaient : « Ce garçon ira loin. » Et surtout, il y avait ce que je me devais à moi-même.

La première semaine fut un tourbillon. Inscription administrative, courses pour trouver des livres, découverte des plans de cours. Les visages me paraissaient flous. On s'échangeait des numéros, des

prénoms, des regards timides. J'étais perdu, mais je n'étais pas seul. Des milliers d'autres étudiants vivaient la même chose que moi, en silence. C'était rassurant, d'une certaine manière.

Je fis la connaissance de Moussa, un étudiant de sociologie venu du nord. Il était drôle, extraverti, toujours un mot pour détendre l'atmosphère. Avec lui, je découvris les recoins cachés du campus, les astuces pour obtenir une bourse, les raccourcis entre les facultés. Il me prêta ses cours quand je tombais malade, partagea son pain quand le mien manquait. Une fraternité était née, simple et essentielle.

Je me rappelle aussi de la première fois que j'ai été au restaurant universitaire. La file était longue, le soleil plombait, mais l'odeur du riz gras m'appelait comme une promesse. Quand vint mon tour, j'avais le cœur battant. Le plateau était en plastique, la nourriture tiède, mais je n'avais jamais rien mangé d'aussi bon. Ce goût-là, c'était celui de la survie, de la dignité retrouvée.

Petit à petit, j'appris à apprivoiser la ville. Les taxis collectifs, les marchands de détail, les cybercafés à l'heure. J'écrivais à ma mère chaque semaine, des lettres pleines de mensonges doux : « Je vais bien, maman, je mange bien, je dors bien, tout va bien. » Elle ne m'aurait pas cru si je lui avais dit que je m'étais endormi par terre parce qu'il n'y avait plus de place sur le matelas, que j'avais sauté deux repas pour acheter un manuel, que j'étais resté debout six heures pour faire une photocopie.

Mais j'apprenais. J'apprenais la patience, l'humilité, l'endurance. L'université ne m'enseignait pas seulement des théories : elle me formait à la vie, à la vraie. Celle où il faut lutter pour chaque chose, où rien n'est acquis, où la moindre victoire se paie d'efforts et de sacrifices.

Ce chapitre de ma vie était ouvert. Il était rude, incertain, mais plein de promesses. J'étais au seuil de la liberté, et malgré la peur, je marchais, un pas à la fois.

Chapitre 2 : Les jours de ventre vide et de tête pleine

Les débuts furent rudes. Mon ventre grognait plus que mon cerveau ne raisonnait. Chaque matin, je me levais avec une incertitude dans les tripes : allais-je manger aujourd'hui ? Il fallait choisir entre déjeuner ou imprimer les photocopiés du cours de droit constitutionnel. Le soir, je me couchais sur un matelas trop fin, les rêves entremêlés aux regrets, le ventre creux et l'esprit surchargé. C'était une vie d'étudiant, rythmée par les compromis.

J'appris vite l'art de la débrouillardise. Manger au restaurant universitaire avec une carte périmée était un jeu d'équilibriste. J'entrais dans la file, l'air décontracté, et priais pour que le vigile ne vérifie pas la date. Parfois ça passait, parfois non. Alors, il fallait attendre le soir, espérant qu'un camarade partage sa portion ou qu'une vieille vendeuse de beignets accepte de me faire crédit.

Je développais des stratégies de survie. J'étais devenu un expert pour repérer les bibliothèques mal surveillées, celles où l'on pouvait scanner discrètement des livres pour éviter de les acheter. Je notais les